Lucrèce

De rerum natura, IV, 1091-1141
Les joies de Vénus

Roselyne Dégremont

Philopsis : Revue numérique
https://philopsis.fr

Les articles publiés sur Philopsis sont protégés par le droit d'auteur. Toute reproduction intégrale ou partielle doit faire l'objet d'une demande d'autorisation auprès des éditeurs et des auteurs. Vous pouvez citer librement cet article en en mentionnant l'auteur et la provenance.

Ceci est un extrait, retrouvez nos documents complets sur philopsis.fr

« Nourriture et boisson absorbées par le corps
peuvent y occuper certaines parties.
Ainsi se comble aisément le désir d'eau et de pain.
Mais d'un beau visage et d'un teint frais, rien ne pénètre
pour réjouir le corps, hormis des simulacres
ténus, espoirs souvent emportés par le vent, pauvrets !
Vois l'homme que sa soif en son rêve dévore :
pour éteindre ce feu, aucune eau n'est donnée,
mais il recourt à des images, s'acharne en vain,
mourant de soif au fond du torrent où il boit.
Tels les amants, jouets des images de Vénus <Venus simulacris>
leurs yeux ne pouvant se rassasier d'admirer,
leurs mains rien arracher aux membres délicats,
ils errent incertains sur le corps tout entier.
Unis enfin, ils goûtent à la fleur de la vie,

Leurs corps pressentent la joie, et déjà c'est l'instant
où Vénus ensemence le champ de la femme.
Cupides, leurs corps se fichent ; ils joignent leurs salives,
bouche contre bouche s'entre-pressent des dents, s'aspirent,
en vain : ils ne peuvent rien arracher ici
ni pénétrer, entièrement dans l'autre corps passer.
Par moments on dirait que c'est le but de leur combat
Tant ils collent avidement aux attaches de Vénus
et, leurs membres tremblant de volupté, se liquéfient.
Enfin jaillit le désir concentré en leurs nerfs,
leur violente ardeur s'apaise un court instant,
puis un nouvel accès de rage et de fureur les prend,
tandis qu'ils se demandent ce qu'ils désirent atteindre
et ne trouvent aucun moyen de terrasser leur mal,
tant les ronge incertains une blessure aveugle.
Ajoute qu'ils se consument et meurent à la peine,
que leur vie est soumise aux volontés d'un autre ;
leurs biens vont en fumée, en tapis de Babylone,
leurs devoirs languissent, leur renommée chancelle. (…)
En vain ! Surgissant de la source des plaisirs,
parmi les fleurs mêmes, une amertume les point :
tantôt leur conscience éprouve le remords
d'une vie paresseuse et perdue en débauches,
tantôt une parole ambiguë lancée par la belle
s'enfonce en leur cœur passionné, vivante brûlure,
une œillade encore, un regard vers un autre,
La trace d'un sourire, autant d'ardents soupçons.
Voilà quels maux on trouve dans un amour juste et comblé. »

Introduction

Cette page de Lucrèce reste au fond de notre mémoire, comme quelque chose d'unique. C'est une description érotique saisissante : le mot « sexualité » n'y est pas, le mot « amour » n'y apparaît qu'une fois, tout à la fin. Tout se passe comme si Lucrèce avait mis à l'écart nos notions les plus générales pour parler de choses de ce genre (désir sexuel, rapport sexuel, coït, liaison amoureuse...) ; comme s'il avait laissé sur le bord du chemin les sentiments, les considérations morales et même psychologiques (car il tait ce que pensent les amants, ce qu'ils vivent en leur cœur). Tout au contraire, le lecteur tremble, comme un voyeur indiscret, qui ne verrait par le trou d'une serrure que les corps, leur suite d'actes, leur frénésie, leur combat. Lucrèce nous parle d'un corps à corps. Or de façon surprenante, il écrit un poème, mais un poème qui n'est pas pris de fureur ou de délire amoureux comme dans un mythe de Platon, car aux amants on ne voit pas pousser des ailes, ils ne s'élèvent pas vers le beau, non. Ils n'ont pas soif d'idée, mais ils boivent leurs salives ; ils n'ont pas faim de vin, mais à la rigueur ce pourrait être de sang comme des vampires, fantasmatiquement. Quand nous relisons cela, nous pensons au « réalisme » de Courbet, capable de produire un petit tableau, *l'Origine du monde*, représentant le buste et le sexe naturels d'une jeune femme allongée (privée de tête, de jambes et de pieds). Donc séparée de ses pieds pour la fuite (son corps est abandonné là), séparée de sa tête (de ce qui en elle pense, ressent, prend plaisir... et peut affronter un regard) : elle n'est plus un sujet. Peut-être serait-ce inspiré d'Homère, de cette scène où Aphrodite et Arès (Mars et Vénus) se retrouvent sur un lit, mais voient tomber sur eux un filet, piège que leur a tendu Héphaïstos : les dieux viennent les voir, ils rient de bon cœur ! Mais non, Homère est très elliptique : les amants vont

Roselyne Dégremont © *Philopsis* – Tous droits réservés

au lit, se couchent et dorment. Le filet tombe sur eux. C'est tout. (Odyssée, chant VIII , vv. 270 sq)

Si une telle page préludait à quelque chose, ce pourrait être à l'*Erotisme* de Bataille ; car c'est l'ambiguïté qui domine. Chez Bataille, elle joue sur la proximité de la vie et de la mort : l'érotisme est le basculement de la vie dans la mort ; chez Lucrèce, c'est plutôt sur le désir et l'insatisfaction, sur le bien et le mal. Le corps à corps est décrit comme un désir frénétique nécessairement frustré : un désir d'union des corps impossible. Lucrèce demande qu'est-ce qu'espèrent au juste les amants ? Pourquoi recommencer « encore et encore », si c'est en vain ? Quelle rage les mène ?

Si l'on y réfléchit, c'est le mythe d'Aristophane dans *le Banquet* de Platon que Lucrèce réécrit tout autrement, réfute peut-être. Aristophane dans un mythe d'origine, avait feint que chaque être humain est une moitié, un symbulon, l'autre moitié ayant été perdue par coupure (Zeus a tranché des corps à deux têtes, huit membres...!) : de là viendrait l'amour, le violent et nécessaire désir de l'autre : le trouver, l'enlacer, l'aimer, mourir tous deux : reconstituer la boule originelle, faire de deux moitiés un. Mais c'est alors que notre espèce risquait d'aimer et mourir tout ensemble. Quand Zeus intervint de nouveau, ce fut pour inventer la sexualité : en effet, les unions sexuelles d'individus distincts ne durent qu'un temps : ensuite ils se détachent l'un de l'autre, travaillent, accouchent, s'occupent des enfants, etc : la sexualité, c'est le pari de la vie ; car elle existe par moments seulement. Ainsi c'est avec le fantasme de l'amour-toujours que deux amants vont l'un vers l'autre ; mais la relation sexuelle, qui a son temps propre, fini, les renvoie à leur vie individuelle.

Il est clair que Lucrèce ici est parfaitement original dans son point de vue. Rien de tout cela n'apparaît.

Quels sont les principes épicuriens mis en œuvre ?

Le principe philosophique est que, même si au départ il n'y a que les atomes et le vide, dans notre expérience, les corps existent. Nous percevons les corps comme composés des éléments que sont « la terre » (la chair, les os en nous) ; l'air (notre système respiratoire) ; l'eau (et notre corps en un sens est une colonne d'eau ; l'eau domine) ; - et le feu ? Il est dans le cœur, dans le sang qui le parcourt car nous sommes des êtres chauds ; ici la soif est comparée à un feu aussi. Les corps seuls existent.

Aussi l'âme est un corps, l'esprit est un corps ; ils ont leur lieu dans notre corps.

> « Ainsi je dis que l'esprit <animus>, souvent nommé intelligence <mens>,
> où siègent le conseil et le gouvernement de la vie,
> est une partie de l'homme tout comme la main, le pied,
> les yeux sont des parties de l'ensemble d'un vivant. » (DRN, III, vv. 94-7).

> « Maintenant je dis que l'esprit et l'âme <animum atque animam> se tiennent
> conjoints et ne forment qu'une seule nature ;
> mais ce conseil que nous nommons esprit, intelligence
> en est comme le chef et règne sur tout le corps .
> Son siège est au centre de la poitrine ;
> C'est la région où tressaillent l'effroi et la peur,
> Où la joie nous caresse, où donc règne l'esprit.
> L'autre partie de l'âme éparse dans le corps
> obéit, se mouvant par l'impulsion de l'esprit. » (DRN, III, 136- 144)

L'homme est à la fois intelligent et émotif ; inquiet, pris de peur. La terreur mentale s'exprime par des suées, des tremblements, de la pâleur : tout cela montre l'union de l'âme et du corps. Tout agit par contact : esprit, âme, corps...Quand nous mourons, tout meurt : corps, âme

Roselyne Dégremont © *Philopsis* – Tous droits réservés

et esprit. Il n'y a pas de vie de l'âme après la mort. Donc l'enfer, nous le vivons ici-bas, chaque jour.

C'est le corps qui sent. Comme des odeurs quittent d'autres corps pour venir frapper nos narines : nous sentons ; de même des simulacres quittent la surface des corps, circulent par flux dans l'air, frappent nos yeux : nous voyons. Des sons se glissent dans nos oreilles : nous entendons, etc...

Tout cela, dans notre mémoire, reste sous forme d'images, qui souvent nous hantent.

Nous sommes équipés pour aborder ce texte. Si j'ai un autre être humain devant moi, je reçois ses odeurs, ses paroles, ses simulacres visuels ; si je lèche sa sueur j'en sens l'amertume sur ma langue ; si je suis près de lui notre communication de chaleur augmente : nous nous réchauffons l'un l'autre, comme nous échangeons nos salives.... Mais nous restons toujours deux êtres, deux individus distincts, à distance. Touchons-nous, caressons-nous : nous restons deux, proches oui, mais distingués toujours. Même le membre sexuel qui entre en un sexe triomphant, s'en retire tout penaud. Donc « faire l'un » est impossible. Deux êtres ne sont pas deux moitiés, mais deux unités. Ils vivent disjoints, un temps ils se joignent, puis ils se disjoignent de nouveau.

Qu'est-ce que l'amour ? La nature nous fait sentir un désir impérieux, oui ; mais l'amour pourrait bien ne pas exister. Hésitons à prononcer ce « grand mot » !

Ceci est un extrait, retrouvez nos documents complets sur philopsis.fr

Roselyne Dégremont © *Philopsis* – Tous droits réservés